

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Au désordre

Anne-Renée Caillé

Numéro 311, printemps 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/80462ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Caillé, A.-R. (2016). Compte rendu de [Au désordre]. *Liberté*, (311), 62–62.

Tous droits réservés © Anne-Renée Caillé, 2016

Cet document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Au désordre

L'esthétique décadente et dionysiaque
d'Antonio Porta.

ANNE-RENÉE CAILLÉ

RAPPORTI a été rédigé entre 1958 et 1964 et publié en 1966 par le poète italien Leo Paolazzi, connu sous le pseudonyme d'Antonio Porta, l'un des fondateurs du mouvement d'avant-garde italien Gruppo 63. Il a aussi été éditeur de revues littéraires, critique littéraire et professeur dans différentes universités prestigieuses (Yale, Bologne, Rome). Issu de la néo-avant-garde italienne, Gruppo 63 voit le jour à Palerme en 1963 et compte en ses rangs des écrivains

ANTONIO PORTA

Les rapports

Traduit de l'italien par
Caroline Zekri
Nous, 2015, 128 p.

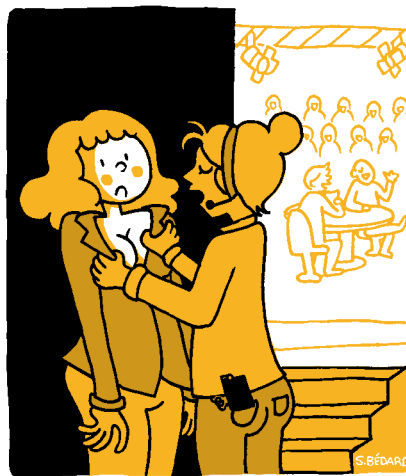
comme Nanni Balestrini et Umberto Eco, appuyés par des artistes comme Pier Paolo Pasolini. Les auteurs prônent une expérimentation formelle et langagière qui prend position contre une écriture dominante qu'ils trouvent conventionnelle et sans profondeur sémantique et structurale. Porta sait que trouver sa voix et la garder est un privilège : « La voix, privée, unique / mets-la à l'abri : demain elle te sera / soustraite, comme à beaucoup désormais [...] »

La première traduction française de Porta est rendue possible par la très dynamique maison d'édition Nous, fondée par Benoît Casas en 1999, qui publie des livres de philosophie et de poésie, d'Alain Badiou à Jacques Roubaud. Notons que leur traduction de *Tender Buttons* (1914) de Gertrude Stein est à notre avis un incontournable de leur catalogue (*Tendres Boutons*, 2005).

S'il existe des singularités thématiques et formelles entre les différents textes des trois sections, il m'intéresse de souligner la cohésion de l'univers original de Porta. Les individus qu'on y rencontre subissent une somme colossale de violences et de tortures, ils sont souvent à mi-chemin entre la vie et la mort, entre l'humain et l'animal, entre l'oppression des murs et l'humus de la forêt, toujours à la recherche d'une issue. Dans les épigrammes intitulés « L'énigme

naturelle », on croise un « enfant gris bleu », « avec sa queue de renard », qui sort de sa tanière pour finalement se voir contraint d'y retourner : « Staline m'a téléphoné : il y aura / la guerre » ; « Dormons, il n'y a rien à faire ou à dire. » Comparer la guerre à un jeu participe de la satire, « au milieu de la forêt, chinchilla gris-bleu, près du corps, dans le noir, / pensons un autre jeu », et dans les épigrammes qui suivent, « on joue, ça s'appelle autodestruction ».

En proie à la désubjektivation, les hommes ont tantôt des identités stéréotypées (le bourreau, l'explorateur, l'idiot, le fou), tantôt sont comparés à des fourmis qu'on domine et épie de haut (« Sur le ventre du puissant / la forêt prospère [...] bonnes autorités / voyagent en ballon, rues et maisons observées d'en haut, /



— Oui oui, je sais que c'est une table ronde sur le féminisme. Tout ce qu'on vous demande, c'est de montrer un peu plus de peau. Voiiiiilà, c'est à vous dans trente secondes.

les hommes sont d'utiles fourmis », dont les corps sont dénombrés lorsque supprimés. Le « Dialogue avec Herz » révèle une déshumanisation qui passe par un devenir animal multiple menant toutefois à une autre compréhension du monde : « Je glisse en nageant parmi des algues dangereuses. / Je m'enfoncé dans d'épaisses végétations, recouvert / de fourmis et de feuilles. Je mâche des plumes, / c'est presque la connaissance [...] »

À travers ces ambiances à l'imagination extravagante, les violences croissent. Dans « Europe chevauche un taureau noir », les chiens se mettent à mordre les hommes, des maisons brûlent, tout promet d'exploser, et ce, même quand la roue continue de tourner et qu'une femme accouche d'un « enfant percuté par les choses ». Et il n'est pas surprenant que les corps éventrés laissent place à une autre forme de vie alors que les fourmis et les mouches fouillent les carcasses, que les vers travaillent la pourriture, lesquels seront avalés par des oiseaux. Dans cet univers post-civilisation, la nature reprend ses droits. Quand les hommes se tiennent encore debout, ils perpétuent la barbarie comme des bêtes (ils urinent partout) carnavalesques (leurs membres sont morcelés ou démultipliés).

Porta construit un édifice, celui du désordre. Cela transparait dans sa langue alors qu'il pratique systématiquement les inversions, multiplie les syntagmes pronominaux ou adjectivaux, rendant la lisibilité ardue. Les césures sont permanentes, la suite dans les idées est rompue et la logique résiste, simplement parce que le monde est un fatras. Dans « Zéro », il semble couper sauvagement les lignes qui forment des blocs d'écriture réguliers, produisant presque un texte sans issue, sorte de *conundrum*. D'ailleurs, la symbolique d'« Ouvrir » est puissante à cet égard : même quand on a la clé dans la main pour ouvrir la porte, on reste « derrière » elle.

Cette instabilité langagière, cette fusion avec la nature et cet excès multiforme présentent des caractéristiques dionysiaques auxquelles Porta ajoute une dimension sadique. Il critique ainsi brutalement la société italienne, la juge telle qu'elle est, *in re* (en réalité), pour reprendre un de ses titres. Dans le dernier texte, dédié à Edoardo Sanguineti, « Que peut-on justifier », il parle d'une « révolution qui échoue constamment » à cause du « marécage italien » fasciste, « plein de vermine ». On lisait d'ailleurs plus tôt : « pleuvent / des rats blancs », comme s'il s'agissait d'une plaie d'Égypte. Une malédiction politique dont il est vraisemblablement difficile de revenir. **L**